

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Akos Verboczy, Reine-Aimée Côté

Chantal Ringuet

Number 164, Winter 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83981ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ringuet, C. (2016). Review of [Akos Verboczy, Reine-Aimée Côté]. *Lettres québécoises*, (164), 54–55.

☆☆☆ ½

AKOS VERBOCZY

Rhapsodie québécoise. Itinéraire d'un enfant de la loi 101

Montréal, Boréal, 2016, 240 p., 24,95 \$.

Un superhéros du roman de l'immigration au Québec

Un ouvrage vivant qui touche la corde sensible des Québécois francophones, dans lequel un narrateur se présente comme un héros de l'intégration réussie.



[...] parfois, un croquis est plus lisible qu'un tableau détaillé, tout en nuances. (p. 162)

Je vous le dis, on peut vivre dans un Québec en français, et même en profiter. (p. 155)

À l'heure actuelle, dans les pays de l'Ouest, les exemples d'immigrants ou de minorités qui représenteraient une « menace » à l'identité nationale abondent. Au Québec, où le phénomène demeure moins répandu qu'en France ou aux États-Unis, il est de bon ton, dans une certaine majorité francophone, de se méfier de l'immigrant qui, d'entrée de jeu, ne parle pas le français et n'est pas athée. Dans un tel contexte, l'ouvrage d'Akos Verboczy, un jeune immigrant hongrois qui a fait du Québec francophone sa patrie, apparaît tel un baume pour l'esprit nationaliste. « Je n'ai plus aucune hésitation, aujourd'hui, à me réclamer de l'héritage de ce Québec qui m'a adopté et que j'ai fini par adopter, à me désigner comme un « enfant » de cette volonté politique de faire du Québec un État francophone, et à vouloir le transmettre à mon tour pour qu'il y ait un jour des petits-enfants de la loi 101 » (p. 14), écrit-il. L'idée est noble, le propos touchant. On a envie de connaître son auteur, ce jeune Hongrois qui a émigré au Québec à onze ans et qui a choisi de se lier à la majorité francophone. Dès les premières pages, il se montre tellement sympathique, attachant, convaincu... Et de fait, il l'est. Son plus grand mérite serait d'avoir déjoué le destin, en contournant l'assimilation au monde anglophone, à l'identité canadienne, aux idéaux nord-américains... En somme, de s'être réinventé « pure laine ».

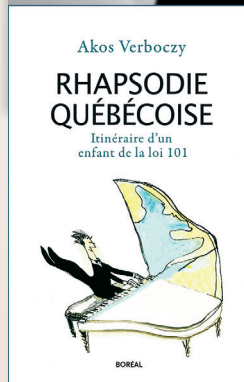
Voilà une sorte de héros glorieux, fidèle en ce sens à ses origines. La Hongrie, terreau de nationalisme, n'entretient-elle pas une longue tradition de héros, dont plusieurs ont sacrifié leur vie pour l'indépendance et la liberté, comme l'illustrent la place des Héros (Hősök Tere) et la Statue de la liberté à Budapest?

COMME UN ROMAN

Il faut lire cet ouvrage aux nombreuses qualités comme un roman dans lequel l'auteur s'invente en tant que personnage. Car, il faut le souligner, le narrateur revêt plusieurs caractéristiques du personnage principal du roman : il incarne des sentiments qui pourraient être ceux de ses lecteurs (son désir à l'égard de la souveraineté); il est le pivot de l'histoire racontée (un récit d'intégration réussie); il traverse plusieurs obstacles (dont l'immigration, l'anglicisation, etc.), présente des réactions complexes qui déjouent les normes (il fréquente le Cégep de Rosemont et, par-dessus le marché, il lit *Le Devoir*); il aspire à l'ascension sociale (il devient responsable de la Charte de la langue française). Tant d'éléments qui empruntent à plusieurs genres, du



AKOS VERBOCZY



roman d'aventures au roman réaliste, et qui construisent une fiction agréable et bien ficelée qui frappe en plein cœur.

Or, on le sait, il ne s'agit pas d'un roman. À titre d'essai, l'ouvrage prête le flanc à la critique sur deux points : son usage répétitif de l'hyperbole et sa façon de reconduire les clichés. À trop vouloir brandir les idéaux d'un Québec

nationaliste, le propos manque de nuances et de maturité, ce que le ton désopilant peine à gommer lorsque l'auteur évoque, par exemple, « la sainte trinité à l'ouverture (à l'autre, au monde, aux différences) » et « le respect des choix religieux les plus loufoques et rétrogrades » (p. 209). Ou encore : « D'habitude, quand on n'est ni Québécois de souche ni idiot, on est contre la Loi 101 et on vote Non. » (p. 156) Curieusement, celui qui se targue d'avoir « désamorcé les préjugés avant qu'ils ne s'ancrent » (p. 154) auprès de ses pairs immigrants face à la communauté francophone reconduit de nombreux préjugés chez les francophones à l'endroit des anglophones et des Juifs, deux milieux qu'il connaît bien. Le propos, souvent simpliste et complaisant, est enrobé d'humour et de langage « politiquement correct ». Règlement de comptes ou parti pris? Quoi qu'il en soit, l'auteur déroge à son objectif lorsqu'il propose, en guise de finale, de faire « résonner nos voix multiples et nos récits aux accents divers en une harmonieuse rhapsodie québécoise » (p. 228). Il y a là une contradiction logique.

Peut-être ne suffit-il pas d'être un bon enfant de la loi 101. Encore faut-il être un bon « ambassadeur » de la culture pour se mesurer aux défis actuels et futurs de la société québécoise.

ÉLOGE DE LA CRITIQUE

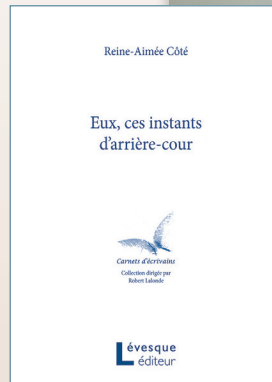
En touchant la corde sensible des Québécois francophones, dont il rappelle les traits et les particularités avec vivacité et enthousiasme, Verboczy s'est attiré l'admiration de ses lecteurs. À preuve, les journalistes l'ont encensé de façon pratiquement unanime dans les nombreux comptes rendus qui ont été publiés. On souhaitera à cet essai — qu'on préférera lire comme un « roman de l'immigration » — d'être traduit vers l'anglais, question de soutenir les ambitions de son héros, cette fois dans le vaste contexte canadien, où s'inscrit la cause du Québec qu'il défend. Cela lui permettrait de se mesurer à d'autres lecteurs, dont ses pairs immigrants devenus des anglophones, qui auraient ainsi accès à une vision différente du Québec et — qui sait — seraient plus sensibilisés à l'importance de la langue française dans notre province.

Le jardin bucolique d'une enseignante écrivaine

Bilan d'une vie d'enseignante et pensées du jour se côtoient dans ce carnet où une écrivaine se porte à la rencontre de ses élèves, un peu à la manière de Gabrielle Roy jadis.

Puisant dans une longue tradition, les carnets littéraires sont longtemps demeurés secrets avant d'être publiés. En France, ils sont associés aux noms de Hugo, Flaubert, Proust, Valéry et Pérec; et au Québec, à ceux de Marie-Claire Blais, André Major et Robert Lalonde. Sorte de biographie intime à la forme scripturale brève, on y explore le rapport de l'écrit au vécu, de l'écriture à la lecture, de l'auteur à l'œuvre en cours. On y collige des pensées du moment (songeons au *Journal d'un lecteur* d'Alberto Manguel), des détails du quotidien, des notes sur la recherche documentaire préliminaire à l'écriture d'un ouvrage et d'autres « pensées du jour ». À l'instar de Rilke dans les *Carnets de Malte Laurids Brigge*, on y dresse parfois un bilan de vie. Ce dernier aspect caractérise *Eux, ces instants d'arrière-cour* de Reine-Aimée Côté, sixième titre de la collection « Carnets d'écrivains » que dirige Robert Lalonde chez Lévesque éditeur.

Dans cet ouvrage, l'auteure réfléchit à ses trente-cinq années d'enseignement dans une école secondaire d'Alma. Cette « écrivaine qui enseigne », ainsi qu'elle-même se décrit, s'interroge à propos de son lien à l'école et aux élèves, à la pédagogie, à son amour de l'enseignement du français. Le texte, fort bien écrit, est enrichi de nombreux portraits d'élèves et d'anecdotes tirées de sa classe. « Devant le miroir, ils hésitent avant de choisir vêtements, maquillage, coiffure, accessoires. Des adolescents habitent encore dans des corps d'enfants et c'est comme vivre dans une cellule, c'est trop petit. Je leur dis qu'il faut chercher le cercle de la vérité : abandon, soumission, décision, révolte, doute. Tous choisissent la décision. « Vous choisissez ce mot pour faire semblant de penser bien! Vous auriez dû opter pour le doute. Je doute, donc je pense. » (Fernando Pessoa) « Il faut chercher derrière le miroir. Pense que l'on pense n'est pas la vérité. » (p. 25) En complément, des observations sur ses lectures et sur son jardin bucolique s'insèrent dans les pages : « Je creuse le ciel et je m'y



plonge. J'ouvre toutes les portes du jardin et les ferme tard le soir quand les loups veulent hurler. Je m'assois, les jambes en l'air pour ne penser qu'aux secondes qui passent, je grimpe sur le dessus des toits et crie plus fort que le vent. Je parle aux grenouilles, aux libellules et aux fourmis. Je dis des mots très courts et eux ajoutent des particules devant l'essentiel. » (p. 32) En outre, le texte fait mention d'un voyage à Rome, une ville que l'auteure quittera à regret. On ne peut s'empêcher de penser au croisement de regards qui aurait pu avoir lieu ici — dans *Autour des sept collines*, recueil d'essais et de notes qui s'apparente aux carnets, Julien Gracq ne raconte-t-il pas, dans une perspective divergente, son propre voyage dans la cité italienne?

On le devine : la démarche de Reine-Aimée Côté s'inscrit dans le sillage de Gabrielle Roy, dont le roman *La Petite Poule d'Eau* (1950) évoquait ses années d'institutrice dans les plaines canadiennes. Il est vrai que l'écrivaine originaire de l'Abitibi appartient à une génération qui lui demeure proche : les allusions au Carême, à la fréquentation de l'église, au curé à qui elle offre sa tribune en classe, ainsi qu'au jukebox et au *babydoll*, en sont les preuves tangibles. Dans ce contexte, les « instants d'arrière-cour » en question rappellent l'existence des anciennes écoles de rang du Canada français, où la figure de l'institutrice apparaît telle une figure maternelle. « Que leur ai-je appris? Le point à la fin d'une phrase? L'utilisation des guillemets? Noms, adjectifs et verbes qui prennent la marque du pluriel? Les participes passés aux accords particuliers? Que leur ai-je appris qui nécessitait tant d'années? / Apprendre ramène à une infime partie de soi. Celle où le fœtus a besoin de la mère nourricière. » (p. 124-125) Au terme de sa carrière, l'enseignante s'interroge sur ce qu'elle a réussi à transmettre dans ce petit livre où se reflète « l'éblouissante révélation de toutes choses » si chère à Gabrielle Roy.

La mort de Pierre Renaud

Dans un texte publié dans *La Presse* en date du 1^{er} octobre dernier, M^{me} Lysiane Gagnon rend un hommage touchant à Pierre Renaud, fondateur, avec Edmond Bray, de la librairie qui porte toujours le nom de Renaud-Bray. Elle était sans doute la mieux placée pour parler de Pierre Renaud, elle qui l'a connu tout jeune. Elle écrit : « Pierre était pourtant promis à un parcours classique des fils de la petite-bourgeoisie outremontaise. Père haut dirigeant de Radio-Canada, mère aimante et cultivée. Il serait [...] avocat ou médecin, professeur, à la rigueur, [...] mais surtout pas dans les affaires. » À l'âge de 17 ans, Pierre Renaud perd son père, âgé de 41 ans. Aîné, il deviendra du coup chef

de famille de ses trois frères et n'aura surtout pas la chance de poursuivre des études universitaires. Avec sa mère, il devra tout faire pour leur survie. D'abord aide-cameraman, il s'associe à 24 ans avec Edmond Bray pour fonder leur librairie sise à Côte-des-neiges. C'est en 1971 que Pierre Renaud, grâce à l'aide de sa mère qui lui allonge 20 000 \$, devient l'unique propriétaire de la librairie. On connaît la suite. Il poursuit sur sa lancée, non sans quelques revers dont Lysiane Gagnon ne dit mot, pas même son retentissant échec financier à Toronto, pour devenir le propriétaire de la plus grande chaîne de librairies du Québec, avec 46 succursales. Un hommage senti et discret. A.V.

INFOCAPSULE